



L'ARMÉE DU SALUT

ABDELLAH TAÏA

Abdellah avec son grand frère, qu'il aime d'un amour excessif. Saïd Mrini, Amine Ennaji.

Du Maroc à la Suisse, l'itinéraire d'un jeune homo déterminé à changer de vie. Une histoire forte, entre survie et trahison, adaptée par celui qui l'a vécue.



Comme Edouard Louis, l'auteur du roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, Abdellah Taïa a fui sa région natale et sa famille pour devenir un intellectuel à Paris. Il vient de plus loin – Rabat, au Maroc. Mais lui aussi a fait l'expérience précoce de son homosexualité, dans un secret à la fois étouffant et relatif. Il a la lucidité des transfuges, de ceux qui ont voyagé en solitaire et réussi à changer de monde, sinon d'identité. *L'Armée du salut* est son premier film, adapté de son roman paru en 2006, qui raconte cette trajectoire, entre survie et trahison.

D'abord, la fin de l'enfance au Maroc, tout en langueurs, promiscuité et transgressions : « *La réalité de notre famille a très fort goût sexuel, c'est comme si nous avions tous été des partenaires les uns pour les autres* », a-t-il écrit dans le roman. Ses images pour le cinéma sont plus abstraites, mais non moins troublantes. Hors de la maison exigüe, au souk ou dans la rue, il y a ces hommes qui s'attirent les faveurs du jeune adolescent contre une pastèque, de l'argent ou contre rien.

Puis une ellipse coupe le film en deux, une faille dans laquelle tombent les dernières illusions enfantines, dont

l'amour excessif, très charnel, porté à un grand frère qui, l'ingrat, s'en va soudain vivre sa vie. Abdellah a désormais l'âge de choisir la sienne. Ce sont les scènes les plus fortes, dont une saisissante balade en barque. A bord, le héros, son amant suisse, nettement plus âgé, et l'autochtone menaçant qui rame, et relève ses tarifs au milieu de la rivière. Affleurent une angoisse, presque une terreur, mais aussi toutes les impasses des rapports Nord-Sud et les violences d'une dialectique dominé/dominant.

Avec le dernier mouvement, à Genève, culminent la froideur et la dureté du regard qu'Abdellah Taïa porte sur les circonstances de son émancipation. Il donne de lui un portrait peu complaisant, celui d'un manipulateur déterminé, sans états d'âme, mais qui, à travers ce film, voudrait néanmoins être aimé. Ce serait impossible s'il n'y avait une dernière scène magnifique, où le titre prend davantage de sens que dans le texte. Et où une lueur d'humanité, un petit geste enfin désintéressé font l'effet d'une déflagration. – **Louis Guichard**
| France (1h24) | Scénario : A Taïa, d'après son roman | Avec Saïd Mrini, Karim Ait M'Hand, Amine Ennaji